

Écriture et livre en Chine

Charles Le Blanc

Volume 18, numéro 2, automne 1982

L'objet-livre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036759ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036759ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Blanc, C. (1982). Écriture et livre en Chine. *Études françaises*, 18(2), 19–35.
<https://doi.org/10.7202/036759ar>

Écriture et livre en Chine

CHARLES LE BLANC

Entre le II^e et le XI^e siècles de notre ère, les Chinois inventèrent successivement le papier, l'encre, l'estampage, la xylographie et la typographie. Les premiers livres imprimés, d'abord sous forme de rouleaux et ensuite sous forme de feuillets cousus à la tranche, sont produits en Chine à partir du IX^e siècle. Accidents de l'histoire? Loin de là. Ces inventions dont l'Occident, plusieurs siècles plus tard, grâce à la médiation des Arabes, allait tirer un parti incomparable¹, apparaissent à la fois comme une exigence et un effet du rôle déterminant que joua l'écriture dans la phase formative de la civilisation chinoise et du respect quasi religieux dont les Chinois entourèrent depuis des âges très reculés, toutes les formes de l'écriture idéographique : inscriptions sur os, bronze, pierre, bois et bambou; dessins sur soie et papier; livres manuscrits et imprimés.

La Chine, civilisation par excellence de l'écriture et du livre? Oui, si l'on met en évidence le rôle prépondérant de la parole dans les civilisations de l'Occident. En Chine, l'écriture tend, en effet, à

1 Francis Bacon (1561-1626), dans son *Novum Organum* (livre I, aphorisme 129), définit la supériorité des temps modernes sur les anciens par trois inventions l'imprimerie, la poudre à canon et l'amant (boussole), dont il avoue ignorer l'origine. Nous savons aujourd'hui que ces trois inventions sont d'origine chinoise. C'est pourtant en Occident que leur application a, comme le dit Bacon, «changé la face du monde et l'état des choses existant»

constituer un système de signification autonome, indépendant de la langue parlée, de la parole — qu'on pense à l'écriture mathématique ou à celle de la logique symbolique. En Occident, par ailleurs, à l'exception de quelques expériences sans suite dans le monde sumérien, égyptien et précolombien, l'écriture se développe dans un lien de dépendance étroit à la langue parlée et n'est, en fin de compte, que la transcription graphique de celle-ci — la parole rendue visible. Nul doute, le rapport entre parole et écriture, tel qu'il s'élabore dans le système idéographique de la Chine et dans le système alphabétique de l'Occident, constitue l'un des principaux axes de différenciation de deux types de civilisation et explique le rôle spécifique du livre dans chacune.

En ce sens, les pages qui suivent voudraient, en se limitant à la Chine traditionnelle, mettre en lumière certaines modalités de l'avènement du livre dans l'histoire de la Chine et certaines influences qu'à son tour le livre exerça sur la société chinoise. Si le lien livre-écriture bénéficie d'un traitement de faveur, c'est que la fortune du livre en Chine est mariée au destin de l'écriture idéographique.

1. L'ÉCRITURE IDÉOGRAPHIQUE CHINOISE

Les premières traces de l'écriture idéographique chinoise se trouvent sur des poteries de la fin du ve millénaire ou du début du IV^e millénaire A.C. Il s'agit peut-être de la plus ancienne notation numérique et idéographique connue de l'homme, le cunéiforme sumérien ne datant que de la fin du IV^e millénaire A.C. Il faudra cependant attendre le II^e millénaire A.C., au terme d'une longue évolution, pour qu'on puisse se prévaloir d'une série documentée ininterrompue jusqu'à nos jours des formes et des catégories des idéogrammes chinois. À partir de là, on peut discerner quatre phases dans la formation de l'écriture chinoise².

1. *Les emblèmes.* Il s'agit de représentations symboliques de réalités spirituelles. Les premiers symboles idéographiques chinois furent conçus dans le contexte magico-religieux des rites de la

2 Cette classification et les développements qui suivent dépendent étroitement de l'importante étude de Léon Vandermeersch, *Wangdao ou la voie royale Recherches sur l'esprit des institutions de la Chine archaïque*, t II, *Structures politiques, les rites*, Paris, École française d'Extrême-Orient, 1980, p 473-497. Ci-après, Vandermeersch, *Wangdao*. Les études pénétrantes de Jacques Gernet sur le rapport entre l'écriture et la pensée chinoise sont indispensables. Voir particulièrement «La Chine aspects et fonctions psychologiques de l'écriture», dans *l'Écriture et la psychologie des peuples*, Centre international de synthèse, Paris, Armand Colin, 1963, p 29-49, *Chine et christianisme Action et réaction*, Paris, Gallimard, 1981, p 322-333

FIGURE 1 — Signes idéographiques et numériques inscrits sur des éclats de poterie (Banpocun, près de Xi'an) datant de la fin du ve millénaire ou du début du IV^e millénaire A.C.



dynastie Shang (1755-1123 A.C.), tout particulièrement le culte des ancêtres et les pratiques divinatoires. Les symboles idéographiques visèrent d'abord à assurer la communication entre les hommes et les esprits ou encore l'évocation des esprits par le truchement du signe écrit. L'utilisation des emblèmes sacrés fut le privilège statutaire du roi et des prêtres-scribes ou devins qui l'assistaient. Le signe écrit venait parachever entre l'homme et le sacré le lien jusque-là noué par le geste et la parole. Les origines religieuses de l'écriture idéographique ne sont pas étrangères au prestige que celle-ci a toujours gardé aux yeux des Chinois.

2. *Les idéogrammes primitifs.* Entre les emblèmes sacrés et l'écriture idéographique gravée sur les os divinatoires et les bronzes rituels, une étape intermédiaire a dû être franchie : celle des idéogrammes primitifs juxtaposés en manière de sous-titres aux emblèmes sacrés. Ces idéogrammes auraient été de trois sortes :

- les pictogrammes (*xiàngxíng* 象形) : dessins schématiques et stylisés d'objets concrets;
- les agrégats logiques (*huìyì* 會意) : combinaison de deux idéogrammes ou plus pour former un nouvel idéogramme et un nouveau sens;

— les indicateurs symboliques (*zhi shi* 指事) : signes abstraits et conventionnels représentant les nombres, les séries, la position, le temps, la relation, etc.

Chaque idéogramme, même dans le cas des «agrégats logiques», correspondait à une seule syllabe (monosyllabisme) et à une seule signification.

Il semble que les idéogrammes étaient, dès cette époque, tracés de haut en bas sur des tablettes de bois ou des tiges de bambou reliées les unes aux autres par des cordes ou des lanières. Les tablettes et les tiges reliées (*cè* 冊 / 册)³ étaient fichées dans un vase rempli de terre ou de sable (*yuè* 匱 / 匱) ou déposés respectueusement sur une table (*diǎn* 典 / 典) lors de cérémonies; l'ensemble constituait une sorte de porte-écrits ou d'ostensoir (*cè* 匱)⁴.

Dans ce cas aussi, les idéogrammes alignés visaient d'abord la communication avec les esprits. Les Chinois anciens supposaient que leurs dieux savaient lire. À ce stade, les idéogrammes se distinguent des emblèmes en ce qu'ils représentent l'objet, les destinataires, les bénéficiaires et les circonstances du rite. On trouve là les germes du genre historique et ritualiste. Notons enfin que l'idéogramme représentant les tablettes et les tiges reliées (*cè* 冊 / 册) est devenu l'une des expressions chinoises pour «livre», alors que *diǎn* 典 / 典 signifie encore aujourd'hui «livre classique».

Vers la même époque, toujours au XIV^e siècle A.C., apparaît un autre idéogramme utilisé communément aujourd'hui dans le sens de «livre», soit *shū* 書, dont la forme originale s'écrivait 𠄎 : une main 扌 inscrivait des caractères à l'aide d'un stylos 卜 sur une tablette de bois ou de bambou — . L'addition, à partir du XII^e siècle A.C., de la partie inférieure *yuē* 匱 / 匱 pose un problème. Pour certains, *yuē* 匱 / 匱 représente (comme nous venons de le voir) un vase rempli de sable dans lequel on fichait des tiges ou tablettes gravées. *Shū* 書 signifierait alors «inscrire des idéogrammes sur des tablettes destinées à un porte-écrits ou ostensoir rituel». Pour d'autres, *yuē* 匱 / 匱 a le sens de bouche et, par extension, de parole. *Shū* 書 se rapporterait alors à l'action «d'inscrire en

3 Le trait/sépare la forme archaïque et moderne (complexe) d'un même idéogramme. Seule la prononciation moderne en *pinyin* est donnée pour tous les idéogrammes.

4 Voir Vandermeersch, *Wangdao*, II, p. 474-475.

dictée des idéogrammes sur des tablettes à l'aide d'un stylos» ou encore de «transcrire la parole en écriture idéographique» Quelle que soit l'interprétation retenue, *shū* 書 semble bien se référer au «message» inscrit, tandis que *cè* 冊 et *diǎn* 典 visent plutôt le support de ce message

Dès le début de la tradition écrite chinoise, on trouve donc une distinction nette entre l'aspect «matériel» et l'aspect «formel» du livre. Cependant, si l'on admet qu'un livre est un instrument capable de supporter un texte signifiant de telle sorte que celui-ci puisse être conservé, reproduit et diffusé à l'intention d'un certain public, et utilisé aisément et efficacement par le lecteur, le *cè* 冊, le *diǎn* 典 et le *shū* 書 sont loin de réaliser même les rudiments de la définition

3 *L'écriture idéographique* Les idéogrammes sur tablettes ne formaient pas une écriture proprement dite. L'écriture ne commencera en Chine que lorsque les idéogrammes s'articuleront linguistiquement sur le discours oral. Ce phénomène a dû se poursuivre, sans laisser de traces, du IV^e au II^e millénaire A.C. Les inscriptions qu'on trouve à partir du XIII^e siècle A.C. sur des omoplates d'animaux, des écailles de tortues et des vases en bronze, premiers témoins subsistant de cette évolution, révèlent déjà une écriture soumise à des règles grammaticales fixes et précises. C'est dans ce contexte qu'apparaît une nouvelle catégorie d'idéogrammes, qui va rapidement éclipser toutes les autres, soit les «complexes phoniques» (*xíngshēng* 形聲) forme et son. Il s'agit de la combinaison de deux idéogrammes préexistants et supposés connus, dont l'un indique le sens («radical»), l'autre la prononciation («phonétique»)

Quelques remarques s'imposent ici sur les rapports entre la parole et l'écriture en Chine ancienne

1 Tous les idéogrammes, quelle que fût leur catégorie, représentaient des mots existant préalablement dans le discours oral. En Chine comme ailleurs, la parole a précédé l'écriture

2 Les mots composant le discours oral de la Chine ancienne se caractérisaient, à l'époque où naît l'écriture, par le monosyllabisme, l'absence d'inflexion (conjugaisons, déclinaisons, etc.) et la tonalité (chaque monosyllabe était frappé d'un ton)

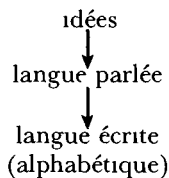
3 Les idéogrammes correspondaient aux mots du discours oral, mais représentaient graphiquement plutôt le sens que le son. Il dut y avoir un mot qui se prononçait à peu près *hǎo* en chinois

ancien et qui signifiait «bon, amable» L'idéogramme 好 («agrégat logique» mère + enfant) fut conçu pour signifier l'idée de bonté, d'amabilité, mais sans aucune indication graphique de la prononciation Il fallait tout simplement (comme il le faut toujours) apprendre et savoir que le mot *hǎo* s'écrit 好 ou bien que l'idéogramme 好 se prononce *hǎo* Il en est ainsi pour tous les idéogrammes autres que les «complexes phoniques»

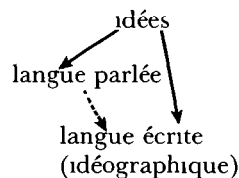
4 Les «complexes phoniques» marquent un pas important sur la voie de la phonétisation, mais tout en préservant la prédominance de l'écriture idéographique Dans l'idéogramme 姥 (grand-mère), le radical 女 indique que le sens se rapporte d'une certaine manière à la catégorie «femme», tandis que la phonétique 老 *lǎo* représente la prononciation Dans ce cas 女 (qui, seul, se prononce *nǚ*) perd sa valeur phonétique pour ne garder que sa valeur de signification, tandis que 老 (qui, seul, se prononce *lǎo* et signifie «âgé, vieux») garde avant tout sa valeur phonétique Mais en même temps, 老 joue aussi à l'intérieur du complexe phonique 姥 un certain rôle sémantique, l'idée d'âge avancé 姥 est un signe d'écriture qui représente une «femme» «âgée», plus spécifiquement une grand-mère, et qui correspond au mot prononcé *lǎo* dans le discours oral Tout complexe phonique comporte ordinairement trois fonctions la signification générique représentée par le radical (女), la prononciation (*lǎo*) et la signification spécifique («âgé») représentées par la phonétique (老)

La phonétisation de l'écriture par les complexes phoniques ne conduisit pas en Chine, comme au Moyen-Orient puis en Europe, à l'abandon de l'écriture idéographique au profit de systèmes consonantiques et alphabétiques, mais à un raffinement du système idéographique qui lui permit une plus grande précision dans l'expression des idées (générique + spécifique) et l'habilita à noter les prononciations On peut schématiser les deux systèmes d'écriture alphabétique et idéographique comme suit

Écriture alphabétique



Écriture idéographique chinoise



La déviation structurelle entre les deux systèmes d'écriture n'est sûrement pas étrangère à l'émergence, aux antipodes du continent eurasiatique, de deux foyers de civilisation distincts, qui allaient rayonner, chacun à sa manière, sur une grande partie de l'humanité

Avec la création des «complexes phoniques», le cycle de la formation des idéogrammes chinois, dans ce qu'ils ont de structural, est clos. Les milliers de nouveaux idéogrammes créés au cours de l'histoire chinoise se conformeront aux principes déjà définis. Plus des neuf-dixièmes des 70 000 idéogrammes des grands dictionnaires sont des «complexes phoniques», alors qu'on ne compte que 364 «pictogrammes», 125 «indicateurs symboliques» et 1168 «agrégats logiques». Il existe deux autres catégories d'idéogrammes, soit les «analogues» (*zhuǎn zhu* 轉注) extension analogique du sens d'un idéogramme, et les «emprunts phonétiques» (*jiǎ jiè* 假借) emprunt d'un idéogramme connu pour représenter une idée tout à fait différente, en raison de la similitude de prononciation. Les deux dernières catégories des *lu shù* 六書 («Six formes d'écriture») n'ajoutent rien aux principes structurels des idéogrammes, mais seulement à leur utilisation.

2 ÉCRITURE, POUVOIR ET CULTURE

Dès son apparition, l'écriture en Chine fut au service du pouvoir. Les prêtres-scribes ou devins qui nous en ont légué les premiers spécimens, sous forme de dizaines de milliers d'omoplates de moutons et d'écaillés de tortues recouvertes de textes idéographiques, constituaient une sorte de collège à la cour des rois de la dynastie Shang. Les messages royaux, transcrits par les devins à l'intention des ancêtres divinisés, s'inséraient dans une conception théocratique du pouvoir politique où l'écriture jouait une fonction rituelle et symbolique indispensable. Car c'était par la médiation de l'écriture idéographique qu'était maintenu le lien vivifiant entre le souverain régnant et l'Ancêtre suprême (*shàng dì* 上帝) dont il recevait, comme un influx constamment renouvelé par les rites d'offrande et de divination, à la fois le mandat (*mìng* 命) et la puissance (*dé* 德) de régner. De par sa naissance, l'écriture en Chine fut un privilège royal d'essence religieuse.

Sous la dynastie Zhou (1122-222 A C) à partir du VII^e siècle A C, à la suite de bouleversements profonds dans les structures sociales et les mentalités aboutissant à la dissociation des sphères religieuse et politique, l'écriture commença à secouer sa tutelle magico-rituelle et à envahir (à créer?) le domaine du profane. Elle

servit moins à assurer la communication verticale entre l'humain et le divin et davantage à inventorier, classifier et relier entre eux, dans une logique horizontale, les multiples aspects du monde visible. Ce vaste mouvement d'humanisation et de démythologisation, dont naîtra la tradition philosophique chinoise, marqua une étape décisive dans l'émancipation de l'écriture hors des confins du collège des devins et son application à tous les aspects de l'activité humaine. Le philosophe Mo Di (c. 479 — c. 381 A.C.) attribuait la prolifération des livres à son époque à autant de tentatives partielles pour saisir et faire connaître le principe explicatif (*dǎo* 道) de l'unité des choses⁵.

Avec l'établissement de l'Empire à la fin du III^e siècle A.C., le rôle de l'écriture se trouve défini pour les prochains deux millénaires — jusqu'à la chute du système impérial en 1911. L'écriture idéographique fonctionne comme un système universel de communication à tous les niveaux de la société, comme un instrument privilégié de contrôle politique et d'assimilation culturelle aux mains de l'État, et comme un médium de création artistique, littéraire et intellectuelle pour la classe dominante des Lettrés.

C'est dans la mouvance de cette triple fonction de l'écriture que naît le livre chinois. Les étapes qui y conduiront sont autant de réponses à la quête d'un «support» adéquat pour le rôle accru de l'écriture sous l'Empire.

3. L'INVENTION DU LIVRE

Déjà à l'époque des Shang, nous l'avons vu, on liait ensemble des pièces de bois ou de bambou porteuses de textes idéographiques. Les tiges de bambou liées formaient un rouleau tandis que les plaquettes de bois se superposaient en forme d'accordéon, représentant dans chaque cas une certaine unité littéraire. Le même Mo Di dont il a été question plus haut voyageait, nous disent les sources d'époque, «accompagné d'une charrette chargée de livres (*shū* 書)»⁶. Ces «livres» n'étaient sans doute pas autre chose que des rouleaux de tiges en bambou ou des paquets de plaquettes en bois où étaient consignés les principaux écrits historiques, politiques, rituels, littéraires et philosophiques de l'époque. Certains textes étaient peut-être transcrits sur des pièces de soie (pliées ou roulées), car dès le VII^e siècle A.C., la soie servit de support à l'écriture. Mais jusqu'au II^e siècle P.C., le bois et surtout

5 Voir le *Mo Zi*, livre XII, chap 47 Traduction anglaise par Mei Yi-pao, *The Ethical and Political Works of Motse*, Londres, Arthur Probsthain, 1929, p 188

6 *Mo Zi*, *ibid*

le bambou demeurèrent les matériaux les plus utilisés. L'Empereur Qin shi huang (221-210 A.C.), unificateur de la Chine en 221 A.C., devait examiner, chaque jour, plus de cinquante kilos de documents administratifs inscrits sur bois et bambou⁷. On peut comprendre que les Chinois aient cherché d'autres supports pour l'écriture.

«La soie était trop chère, le bambou trop lourd.» Ainsi l'historien Fan Ye (398-446) introduit-il son compte rendu de l'invention du papier par Cai Lun en l'an 105 P.C.⁸. Celui-ci utilisa comme matière première des écorces d'arbres, des bouts de chanvre, de vieux chiffons et des filets de pêche. Des découvertes archéologiques récentes prouvent cependant que le «papier du marquis Cai» ne fut que le point culminant d'un long processus d'expérimentation et d'innovation dont les premières traces remontent au règne de l'Empereur Wu (140-87 A.C.) : c'est durant cette période que fut fabriqué le «papier de chanvre de Baqiao» découvert près de Xi'an en 1957. Par ailleurs, l'emploi de nouvelles matières premières et le perfectionnement des techniques de fabrication aboutirent, dans les siècles qui suivirent Cai Lun, à une très grande variété de papiers de haute qualité. Si l'on se rappelle que le papier est la condition essentielle de l'imprimerie, on devine l'importance de bien connaître le développement de l'industrie papetière en Chine, tâche qui déborde cependant les limites de cet article.

La copie manuscrite sur papier donna, à partir du II^e siècle P.C., un essor considérable à la culture écrite et à la production de livres (cousus en accordéon ou à la tranche). La grande tradition écrite chinoise, déjà riche de milliers de titres, mais pratiquement inaccessible (sinon aux fonctionnaires lettrés ou aux familles nobles et riches), fit irruption sur la place publique. Des ouvrages

7 *Shi ji* (Mémoires historiques) par Sima Qian (c 145 — c 86 A.C.), chap 6 Traduction française dans Édouard Chavannes, *les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, Paris, Ernest Leroux, 1905, réimpression, Paris, Adrien Maisonneuve, 1967, vol 2, p 180

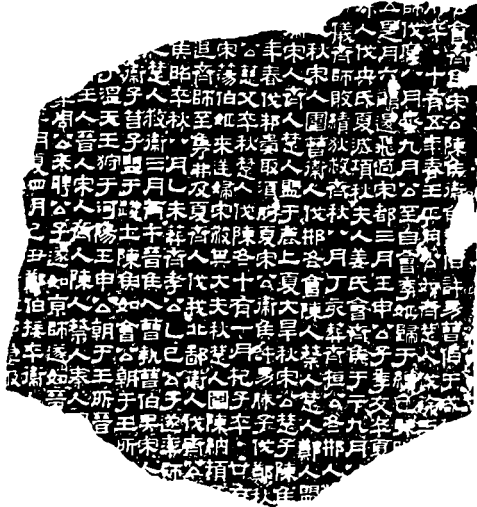
8 Voir *Hou Han shu* (Histoire des Han orientaux), chap 78 Ci-après, *Hou Han shu* La traduction anglaise est donnée dans Thomas Francis Carter, *The Invention of Printing in China and Its Spread Westward*, édition révisée par L. Carrington Goodrich, New York, The Roland Press Company, 1955, p 5 Ci-après, Carter, *The Invention of Printing in China* L'ouvrage de Carter est la source occidentale la plus importante pour l'étude de l'imprimerie et du livre en Chine Il doit cependant être complété par l'étude très fouillée de Paul Pelliot, *les Débuts de l'imprimerie en Chine*, Paris, Imprimerie nationale, 1953 (œuvre posthume) Ci-après, Pelliot, *les Débuts de l'imprimerie en Chine*

populaires — almanachs, manuels d'agriculture, de médecine, d'artisanat, recueils de poèmes et de nouvelles — commencèrent à filtrer dans les couches moyennes et inférieures de la société. Le Bouddhisme, attesté en Chine à partir du 1^{er} siècle P.C., bénéficia de ce moyen inédit de communication en même temps qu'il lui fit faire de nouveaux progrès. La «conquête» bouddhiste de la Chine entre le III^e et le VI^e siècles ne se comprend pas entièrement si on omet de prêter attention au phénomène de diffusion de centaines d'ouvrages bouddhistes (la plupart des sūtras traduits du sanscrit en chinois) à l'intention des communautés bouddhistes bourgeonnantes à travers toute la Chine.

L'invention du papier engendra, vers le V^e siècle P.C., un nouveau procédé de reproduction qui allait, de fil en aiguille, plusieurs siècles plus tard, conduire à l'imprimerie : l'estampe. On confond parfois estampage et imprimerie. Ils ont très peu en commun. L'estampage se fait à partir d'inscriptions gravées *en creux et en sens direct*, ordinairement sur pierre, mais aussi sur bronze et sur bois. Le papier est placé sur la surface gravée et pressé dans les incisions (āo 凹) que représentent les figures et les idéogrammes gravés. On applique ensuite de l'encre à l'aide d'une brosse ou d'un tampon, sur la surface extérieure du papier. Lorsqu'on retire le feuillet, les figures et idéogrammes non encrés se détachent *en blanc sur fond noir* encrés. Cette technique innovatrice permit de reproduire efficacement un nombre considérable de bas-reliefs et surtout d'inscriptions épigraphiques, sigillaires et calligraphiques, dont plusieurs échantillons, à partir du VI^e siècle P.C., nous sont parvenus. Des œuvres complètes furent vraisemblablement reproduites selon ce procédé. Dès 175 P.C., par exemple, les Six Classiques confucéens furent gravés sur des dalles de pierre dans la cour de l'Académie impériale et les gens furent invités à en faire des copies exactes (*mó xiě* 摹寫)⁹. La mise au point d'une encre de haute qualité à base de suie d'huile par Wei Dan (179-253) n'est pas étrangère à la prépondérance de l'estampage dans la diffusion du savoir et la formation intellectuelle et esthétique des mentalités, au moins jusqu'à l'avènement de l'imprimerie, attestée dès le IX^e siècle.

9 *Hou Han shu*, chap. 60, Traduction anglaise dans Carter, *The Invention of Printing in China*, p. 20. On ne s'entend pas sur le sens exact de l'expression *mo xie* : certains pensent à l'estampage, d'autres à la simple copie manuscrite.

FIGURE 2 — Estampage d'un fragment des Classiques confucéens gravés sur pierre entre 178 et 185 P.C. (49 x 48,5 cm).



Les débuts de l'imprimerie en Chine sont mal connus. Des textes historiques chinois suggèrent le début des Tang (618-960), soit le VII^e siècle, comme *terminus a quo*. Aucune preuve directe, sous la forme d'un document archéologique, n'est encore venue confirmer une telle possibilité. Ironiquement, le Japon nous fournit la première indication de l'existence de l'imprimerie en Chine au moins à partir du VIII^e siècle. Entre 764 et 770, un million d'invocations bouddhistes (*dhāranīs*) furent imprimées au Japon sur l'ordre de l'Impératrice Shotoku (morte en 769)¹⁰. L'impression de quatre *dhāranīs* différentes se fit à partir de planches en étain. Il s'agit du plus ancien texte imprimé connu. Nul doute, l'idée de reproduire un million de *dhāranīs* et d'utiliser le procédé d'imprimerie fut suggérée à l'Impératrice par son précepteur, Kibi no mabi (mort en 776), après son retour, peu avant le décret de l'Impératrice, d'un séjour de dix-neuf ans en Chine. La perfection technique des *dhāranīs* imprimées, dont on a préservé huit exemplaires, suppose déjà en Chine une longue tradition xylographique, remontant possiblement au VII^e siècle.

¹⁰ Voir Carter, *The Invention of Printing in China*, p 54-66, Pelliot, *les Debuts de l'imprimerie en Chine*, p 28-30

FIGURE 3 — Illustrations accompagnant l'article sur la fabrication du papier dans une encyclopédie de la dynastie Qing (1644-1911).

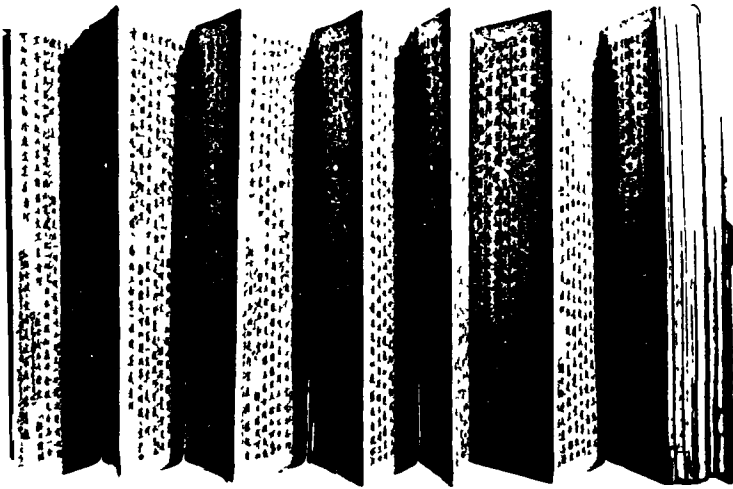


Les *dhāranīs* de l'Impératrice Shotoku formaient un seul feuillet et furent donc gravées sur une seule planche. On ne peut parler dans ce cas de «livre». C'est à une autre œuvre bouddhiste imprimée par xylographie, le *Sūtra du diamant* (*Jīn gāng jīng*) qu'on attribue le titre de «plus ancien imprimé daté qui soit un livre véritable»¹¹. Découvert à Dunhuang en 1907 par Marc Aurel Stein, l'œuvre est suivie d'un colophon daté de 868. Il s'agit d'un rouleau de six mètres de longueur par trente centimètres de largeur, comportant sept feuillets (le premier étant une gravure iconographique du Bouddha) collés l'un à la suite de l'autre. L'impression xylographique se fit au moyen de planches de bois gravées. À la différence de l'estampage, les idéogrammes furent gravés, comme dans le cas des *dhāranīs*, *en relief* (tú 凸) et *en sens inverse*. L'encre fut appliquée directement sur les planches gravées et les feuillets pressés, à l'aide d'un tampon ou d'un frotton (les Chinois

11 Pelliot, *les Débuts de l'imprimerie en Chine*, p 47

ne se servirent pas de la presse) contre la surface en relief. Lorsqu'on retira les feuillets, les idéogrammes, *imprimés* sur la surface intérieure de chaque feuillet, se détachèrent *noir sur blanc et en sens direct*.

FIGURE 4 — Commentaire sur le sūtra *Lankavatara* disposé sur 211 feuillets pliés en accordéon pour former un volume; dynastie Tang (618-960).



Le premier feuillet et le premier livre imprimés furent des textes bouddhistes. Simple coïncidence? Il ne semble pas. La reproduction de sūtras, de *dhāranīs* et d'images du Bouddha, comme la répétition orale de formules votives, représentait dans la théologie bouddhique une source exemplaire de mérite. La reproduction de textes ou d'images se chiffrait souvent en milliers et en dizaines de milliers d'exemplaires. À la veille de sa mort, le célèbre moine bouddhiste chinois Xuanzang (596-664) fit reproduire, *à la main*, un million d'exemplaires d'une certaine image du Bouddha. C'est de ce précédent que s'inspira, un siècle plus tard, l'Impératrice Shotoku, lorsqu'elle fit reproduire, mais cette fois *par imprimerie xylographique*, son million de *dhāranīs*. Le désir des Bouddhistes de gagner des mérites semble avoir été un puissant mobile dans l'avènement de l'imprimerie.

FIGURE 5 — Illustration de la fabrication de caractères mobiles tirée du *Manuel des procédés typographiques*, publié en 1776.



De l'imprimerie xylographique à l'imprimerie typographique (à caractères mobiles), il n'y avait qu'un pas. Il fut franchi d'une manière non équivoque au milieu du XI^e siècle. Voici un bref résumé de la description détaillée qu'en donne un contemporain, le grand savant Shen Gua (1032-1096) :

Au cours des années Qingli (1041-1048), Bi Sheng, un homme du commun, inventa les idéogrammes mobiles en terre glaise. Chaque idéogramme était gravé sur un bloc de glaise, solidifié ensuite par séchage au four. Le compositeur

posait à la main les idéogrammes mobiles sur une galée de fer, enserrée dans un châssis de fer et recouverte d'une couche de cire et de résine de pin. Puis, il mettait la galée sur le feu. La cire et la résine fondues, on égalisait la surface des idéogrammes. Les idéogrammes mobiles, consolidés ensuite sur la galée, étaient prêts à être imprimés. Deux galées, employées alternativement, étaient suffisantes pour ce procédé. Dès que la galée était chauffée, on en détachait les caractères, qui pouvaient être utilisés plusieurs fois¹².

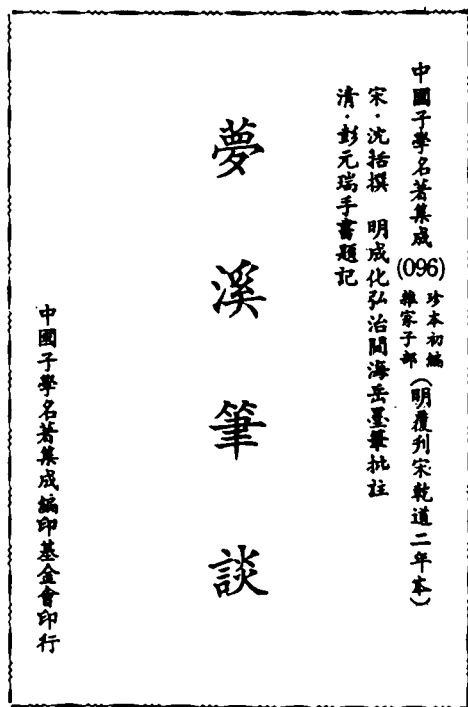
L'invention de l'imprimerie typographique, qui devait transformer radicalement l'Occident à partir du XV^e siècle, n'eut pas le même impact révolutionnaire en Chine. Ici, elle apparut comme le dernier échelon d'une longue série d'innovations en étroite continuité les unes par rapport aux autres. En Occident, par ailleurs, l'imprimerie prit davantage figure de rupture avec des traditions manuscrites millénaires. De plus, l'imprimerie typographique était plutôt mal servie par les milliers d'idéogrammes chinois alors qu'elle semblait parfaitement adaptée aux écritures alphabétiques de l'Europe, composées de seulement quelques dizaines de signes fondamentaux. Parmi les impressions typographiques célèbres en Chine, on compte l'encyclopédie illustrée *Gǔjīn túshū jichéng*, en 5 020 fascicules (cè 冊) et dix millions d'idéogrammes, terminée en 1722. Cependant, jusqu'au XIX^e siècle, l'imprimerie typographique ne prit pas d'essor véritable en Chine, les imprimeurs préférant, pour des raisons d'économie et d'esthétique, l'imprimerie xylographique.

L'imprimerie et le livre ne jouèrent pourtant pas un rôle moins important en Chine qu'en Occident. Tout au contraire. Jusqu'au XVII^e siècle, on comptait un nombre beaucoup plus grand de livres imprimés en Chine que dans tous les autres pays du monde réunis¹³. L'impression à grand tirage, entre le XIII^e et le XIX^e siècles, des grandes collections confucéennes, taoïstes et bouddhistes (comportant des milliers de volumes et comparables à la patrologie grecque et latine), de nombreuses encyclopédies portant sur les sujets les plus divers qui proliféreront à partir de la fin des Tang, de recueils littéraires (poésie, nouvelles, théâtre, essais), de manuels techniques et de dictionnaires, consacra en Chine la prédominance de l'écriture, du livre et de la classe des Lettrés. Les

12 Shen Gua, *Mengqi bitan* (Causeries de l'Étang des rêves), chap 18

13 Voir Tsuen-hsuei Tsien, *Written on Bamboo and Silk The Beginnings of Chinese Books and Inscriptions*, Chicago, The University of Chicago Press, 1962, p 2
L'ouvrage de Tsien fournit des renseignements indispensables sur les livres chinois avant les débuts de l'imprimerie et complète les études de Carter et Pelliot

FIGURE 6 — Page titre du *Mengqi bitan* (Causeries de l'Étang des rêves) par Shen Gua (1032-1096). L'ouvrage est reproduit par lithographie (Taipei, 1978) à partir d'une édition xylographique Song de 1167 réimprimée sous les Ming entre 1488 et 1506. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve une description détaillée de l'invention de l'imprimerie à caractères mobiles par Bi Sheng entre 1041 et 1048.



philosophes du Siècle des Lumières voueront une admiration parfois sans borne à cette «Chine du livre et de la raison». Cependant, un interprète perspicace de la Chine traditionnelle a cru voir dans ce culte du livre et de l'écrit l'une des causes du retard de la Chine à entrer dans le monde moderne :

La ressemblance frappante dans l'esprit scientifique et dans la méthode de ces grands chefs de file de l'ère du «nouveau savoir» dans leurs pays respectifs (Chine et pays d'Europe) rend la différence fondamentale de leurs champs d'étude plus

éclatante. Galilée, Képler, Boyle, Harvey et Newton travaillaient avec des objets de la nature : étoiles, billes, plans inclinés, télescopes, microscopes, prismes, produits chimiques, nombres et tables astronomiques. Les Chinois contemporains travaillaient avec des livres, des mots et des preuves documentaires. Ces derniers créèrent trois cents ans de science livresque; les premiers créèrent une nouvelle science et un nouveau monde¹⁴.

14 Hu Shih, «The Scientific Spirit and Method in Chinese Philosophy», dans Charles A. Moore, éd., *The Chinese Mind: Essentials of Chinese Philosophy and Culture*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1967, p. 129. La traduction française est de nous.